

La resistible conversion de B.B. *Stealing Beauty* de Bernardo Bertolucci

Philippe Elhem

Numéro 83-84, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elhem, P. (1996). Compte rendu de [La resistible conversion de B.B. / *Stealing Beauty* de Bernardo Bertolucci]. *24 images*, (83-84), 86-86.

La résistible conversion de B.B.

par Philippe Elhem

Attention! Ex-grand cinéaste en état de décomposition avancée. Avec *Stealing Beauty*, il semble que Bernardo Bertolucci ait atteint un véritable point de non-retour. Si les années quatre-vingt furent pour l'auteur de *La stratégie de l'araignée* une lente dégringolade d'où seul *Le dernier empereur* est, non sans réserves, à sauver, à quoi vont donc bien pouvoir ressembler ces années quatre-vingt-dix bientôt révolues et si mal engagées? Pourtant le projet de *Stealing Beauty* avait suscité bien des espoirs chez les admirateurs du cinéaste, avec la promesse d'un film intimiste explorant le microcosme d'une communauté et marquant le grand retour de Bertolucci dans l'Italie qu'il avait désertée depuis *La tragédie d'un homme ridicule* (grand film méconnu) en 1981, augmenté de la remise en cause que cela laissait supposer. Las, rien n'a changé dans la démarche récente de Bertolucci dont le nouveau credo se confond désormais avec la plus lénifiante des philosophies new-age. Visiblement, le cinéaste n'a plus l'air de croire qu'aux seules vertus (sonnantes!) du grand public dont il situe désormais la moyenne d'âge vers quinze-seize ans. Ce sont ces spectateurs qu'il vise depuis *Little Buddab* et, ma foi, avec une réussite commerciale certaine à en croire les recettes parisiennes et l'impact du film auprès des jeunes gens.

Le résistible périple immobile de son personnage, interprété par l'ennuyeuse Liv Tyler, qui est toute l'histoire du film, sa quête molle d'un père (thème pourtant récurrent de l'œuvre bertoluccienne) comme son désir gnagnan de connaître l'amour avec un grand A à condition que ce soit dans les bras d'un garçon au-dessus de tout soupçon (vierge comme elle et non contaminé par ce que vous savez), ne sont là que pour servir une morale débectante et réactionnaire qui renvoie les adultes, véritables symboles des utopies envolées, montrés, bien entendu comme irresponsables et égocentriques (chaque personnage est une caricature et un emblème de quelque chose que je vous laisserai découvrir, si vous avez du goût pour cette soupe), à leur impuissance et flatte la jeunesse la plus contemporaine,



Jeremy Irons et Liv Tyler. Une avalanche autosatisfaite d'âneries cinémato-philosophiques.

porteuse, elle, des «vraies» valeurs que sont le culte de la virginité (le monde à l'envers pour l'auteur du *Dernier tango!*), — un don que l'on ne doit faire que tout bien pesé et uniquement à celui que l'on est certain d'aimer —, et de la «sincérité» (mais laquelle?), valeurs pour lesquelles le maître semble désormais éprouver une coupable tendresse. Ainsi, après la morale par le sexe qui aura traversé toute son œuvre, voici maintenant une variante pour les enfants de MTV: sexe moral et érotisme fade au secours d'un monde qui croule sous les vieilles valeurs révolutionnaires vouées à la désuétude (pour le moins, n'est-ce pas?).

Bertolucci, dans *Stealing Beauty*, a pourtant essayé de tirer à lui tous les fils de l'œuvre passée et toutes les filiations qu'elle sous-entendait: les mânes de Cocteau, donc de la poésie, sont évoqués par la présence de Jean Marais (et de son non-rôle de marchand de tableaux en voie de gâtisme!), la jeunesse pro-Nouvelle Vague du cinéaste est, elle, symbolisée par la présence négligeable de Stefania Sandrelli, enfin le fantôme (qui a dû se retourner plus d'une fois dans sa tombe) de Pasolini est, quant à lui, convoqué à travers le «ragazza» hétéro et inflexible moralement qui emportera la belle et sa fleur si convoitée au cours d'une scène d'amour

d'une intensité à la joliesse quasi hamiltonienne!

Qui aime bien châtie bien, dit-on. On a trop aimé Bernardo Bertolucci à une certaine époque pour laisser passer une telle avalanche autosatisfaite d'âneries cinémato-philosophiques sans la fustiger. Redisons-le, le film est mou, réactionnaire et, au bout du compte, absolument déplaisant. À croire que la «conversion» sexuelle du cinéaste, chante absolu, naguère, de l'ambiguïté du désir amoureux, ne l'a pas seulement «normalisé» mais carrément stérilisé. En bref, ce film et l'évolution qu'il concrétise sont un désastre par quelque bout qu'on les prenne. Chose inimaginable il y a encore un temps: on s'est gaussé d'un film de Bertolucci, pendant la projection de presse cannoise comme on aurait ri d'un vulgaire nanar, un soir à la cinémathèque. Mais avec beaucoup moins de tendresse... ■

STEALING BEAUTY

Italie-Grande-Bretagne 1996. Ré.: Bernardo Bertolucci. Scé.: Susan Minot. Ph.: Darius Khondji. Mont.: Pietro Scalia. Mus.: Richard Silvestri. Int.: Liv Tyler, Carlo Cecchi, Sínead Cusack, Jeremy Irons, Jean Marais, Donal McCann, D. W. Moffett, Stefania Sandrelli, Rachel Weisz. 119 minutes. Couleur. Dist.: Fox.